

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône, offices de l'église, titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III La fête des ouvriers. — IV Mère Marie-Anastase supérieure-générale des Sœurs de Sainte-Anne. — V Inscriptions damasiennes. — VI Les anglais à Adrinople. — VII Un écho de Versailles. — VIII Sœurs de la Providence : cérémonie religieuse. — IX Contre les inconvenances de la mode. — X Le pape Pie X. — XI L'antiphonaire typique vatican. — XII Le calendrier grégorien chez les arméniens catholiques. — XIII Le Collège Canadien à Rome : les premiers vingt-cinq ans.

AU PRONE

Le dimanche, 7 septembre

On annonce :

La fête (demain) et la solennité de la Nativité (dim.)

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 7 septembre

Messe du 17e dim., *semi-double*, 2e or. *A cunctis*, 3a au choix du célébrant ; préf. de la Trinité. — Vêpres de la Nativité de Marie (I v.) ; mém. du dim.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 7 septembre

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Du 1er dim. de septembre, L'Ange Gardien (Angers).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Du 4 septembre, sainte Rosalie.

Le dimanche, 14 septembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Du 8 septembre, Nativité de Marie (Hochelaga et Laprairie).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Du 8 septembre, Nativité (Labelle) ; du 12, sainte Marie (Almonte et Minerve) ; Notre-Dame (Montfort et Lac Sainte-Marie) ; Notre-Dame de Victoire (Harrington) ; Notre-Dame de Lumière (Blanche), de la Salette, de la Garde (Val des Bois), du Laus, de Pontmain et de Fourvières (Cathédrale).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Du 12 septembre, saint Nom de Marie (Marieville).

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Du 8 septembre, saint Adrien (Ham Nord).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Du 8 septembre, Nativité ; du 12, saint Nom de Marie.

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Du 12 septembre, saint Nom de Marie (Brudenell et Quyon). J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

LUNDI,	8	SEPTEMBRE. —	Saint-Augustin.
MERCREDI,	10	“	— Saint-Cyprien.
VENDREDI,	12	“	— Saint-Jérôme.
DIMANCHE,	14	“	— Laprairie.

LA FETE DES OUVRIERS

LE dimanche, 31 août, veille du premier lundi de septembre, qui est le jour de la fête légale du “ travail ”, nous aurons, comme les années dernières, à Notre-Dame et à Saint-Patrice, sous la présidence de Mgr l'archevêque, les cérémonies religieuses dites de la “ fête des ouvriers ”.

À Notre-Dame, il y aura, le même jour, deux cérémonies : la première, à 3 heures dans l'après-midi, pour les ouvrières catholiques, et la seconde, à 7.30 heures du soir, pour les ouvriers catholiques de Montréal.

À Saint-Patrice, il n'y a qu'une seule cérémonie, le soir, à 7.30 heures, pour les ouvriers et ouvrières de langue anglaise.

À chacune de ces cérémonies, il y a sermon et salut du Saint-Sacrement.

Nous invitons tous nos coreligionnaires du monde ouvrier à assister fidèlement à ces beaux offices, toujours si impressionnants et si instructifs.

MÈRE MARIE-ANASTASIE**Supérieure-générale des Sœurs de Sainte-Anne**

MA supérieure-générale des Sœurs de Sainte-Anne, Mère Marie-Anastasie, est morte tragiquement, à la maison-mère de Lachine, au *Mont Sainte-Anne*, dans la soirée du 21 août, après avoir reçu hâtivement des mains de l'aumônier, M. l'abbé Demers, les sacrements de l'Église.

Elle était dans sa soixante-dizième année d'âge et dans sa cinquante-cinquième de religion. Pendant près de quarante ans, elle avait pris part au gouvernement général de sa communauté, comme secrétaire-générale, maîtresse des novices, assistante ou supérieure-générale. Elle aurait terminé, en avril prochain, son deuxième terme de douze ans comme supérieure-générale. C'est dire qu'elle était pleine de mérites devant Dieu et devant les hommes. Aussi, les douze cents religieuses et les deux cents novices ou postulantes de sa communauté la vénéraient comme une sainte et l'aimaient comme une mère.

On comptait certes encore, et pour longtemps, sur sa prudence, son zèle et son dévouement, lors même qu'elle aurait dû quitter bientôt le généralat, pour la bonne direction des œuvres de la communauté, je veux dire pour le plus grand bien des 18 à 20 mille jeunes filles qui, soit au Canada, soit aux États-Unis, demandent chaque année aux Sœurs de Sainte-Anne la faveur de les instruire et de les former. Elle était si vaillante encore, et, apparemment, d'une si verte vieillesse. Pourtant, depuis quelque temps, elle se sentait des faiblesses au cœur. Mals qui aurait pu prévoir une fin si brusque, si foudroyante !

A 6 30 heures après-midi, le 21, ayant présidé comme d'habitude le repas du soir, elle veut se rendre au téléphone et pour cela prendre l'ascenseur. Elle s'en va dans le grand corridor, s'approche de la cage, ouvre la grille, se penche pour faire manœuvrer l'appareil... Une syncope probablement lui fait perdre l'usage de ses sens, elle tombe à l'étage inférieur, dans le sous sol... On la ramasse sans connaissance... M. l'aumônier et M. le médecin accourent... L'homme de l'art se déclare impuissant, le prêtre administre les sacrements... Et puis c'est tout, c'est la mort.

Qui aurait jamais pu penser, qui aurait jamais pu croire qu'une si triste fin, une fin si peu digne d'elle, semble-t-il, aurait couronné une telle vie ? Les desseins de Dieu sont impénétrables. Il se plaît à nous humilier parfois dans ceux des nôtres qui l'aiment le plus et dont nous sommes le plus fiers. Ses épreuves sont des grâces, ses coups sont des leçons. Ne récriminons pas, mais adorons... et tenons-nous prêts ! C'est à l'heure, nous aussi, peut-être, où nous y penserons le moins, que le fils de l'homme viendra frapper à notre porte... *In quâ horâ non putatis !* La chère et regrettée défunte y pensait sans doute, elle qui y pensait toujours ; mais la leçon reste... pour ses quatorze cents religieuses, pour ses vingt mille petites filles... pour tous.

* * *

Les Sœurs de Sainte-Anne, qui sont souvent à l'épreuve depuis quelques années, sont, de toute évidence, à cause de cela même, des aimées du bon Dieu. Elles le savent, et c'est pourquoi elles restent vaillantes et généreuses. " Que la bonne sainte Anne, votre mère et votre patronne, — disait Mgr

Bourget aux premières professes, le 8 septembre 1850 — vous communique le don divin de former les cœurs à la science des saints, afin que les enfants confiées à vos soins deviennent l'image et comme le portrait de la bienheureuse Vierge Marie...". Le don divin, elle l'ont eu, en effet, les dignes Sœurs de Sainte-Anne, et elles l'ont compris, elles le comprennent, en acceptant la souffrance comme le travail, et le travail comme la souffrance. C'est la grande force des institutions vraiment chrétiennes.

Comme ils sont loin les jours de la modeste fondation de Vaudreuil (1848-1853), ceux des onze années plus pleines de Saint-Jacques (1853-1864), et même ceux, plus progressifs toujours, des débuts à Lachine (1864). Cinquante ans ont passé, et elles sont de douze à quatorze cents maintenant, qui "élèvent" de 18 à 20 mille jeunes filles ! Comme tant d'autres, cette œuvre du grand Mgr Bourget a pris une extension merveilleuse. Si douloureuses qu'elles soient, les épreuves ne l'abattent pas ; elles ne font que la tremper d'une vigueur plus surnaturelle. Les 76 fondations qui ont essaimé, depuis soixante-cinq ans, de Vaudreuil, de Saint Jacques et de Lachine, par toute la terre nord-américaine, au Canada et aux Etats-Unis, jusqu'en Alaska, jusqu'au lointain Yukon, disent assez la vitalité et les mérites de cette belle institution. Il est dans l'ordre, la loi de l'histoire le veut, que Dieu l'éprouve. Aux yeux de ceux qui savent voir, c'est encore une bénédiction.

* * *

Modeste Lesage, qui devait être en religion Mère Marie-Anastasie, était née en 1842, à Saint-Jacques de l'Achigan. Elle était d'une paroisse et d'une famille qui, de tout temps,

furent généreuses pour les œuvres de Dieu. Chaque famille, dans cette paroisse Saint-Jacques, et, je crois bien, chaque foyer, dans cette famille Lesage, depuis un demi-siècle, a payé sa dîme à la religion. Je serais bien en peine de compter au juste combien de prêtres et de religieux ou religieuses Saint-Jacques a donnés à l'Église en ces cinquante ans. Ce qui est plus facile, c'est de rappeler que Mère Marie-Anastasie était la sœur de M. le chanoine Lesage, l'ancien curé de Chambly, que pas moins de six de ses neveux (les deux MM. Foucher, les trois MM. Marsolais et M. Brien) et je ne sais combien de ses cousins sont prêtres, que l'une de ses sœurs (sœur Marie-Ernestine), neuf de ses nièces et une quinzaine de ses cousines sont religieuses de Sainte-Anne précisément, et que plusieurs autres appartiennent à diverses communautés. En vérité la famille Lesage et la paroisse Saint-Jacques ont été favorisées du ciel ; car, au fond, quand on se donne à Dieu, c'est Dieu qui se donne à nous. . . *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

A 14 ans, en 1857, la jeune Modeste Lesage entra chez les Sœurs de Sainte-Anne, dont la maison-mère était alors à Saint-Jacques. Elle avait fait ses premières classes à Saint-Jacques, sous la direction des Dames du Sacré-Cœur, auxquelles les Sœurs de Sainte-Anne ont succédé dans le même village en 1853, et s'était préparée à sa première communion par les soins de cet admirable curé Paré, qui fut quarante ans à Saint-Jacques, et dont la mémoire est restée en si grande vénération. Le 3 août 1859, la jeune novice était admise à la profession par le digne successeur de M. Paré, M. le curé Marchal, plus tard vicaire-général à Montréal. Dans la longue liste des sœurs professes de Sainte-Anne, qui s'arrête actuellement au chiffre 1218, Sœur Maric-Anastasie, portait le No 54.

Pendant sept ans, elle enseigna ; puis elle fut appelée à l'administration et bientôt aux hautes charges que nous avons dites. Pendant les vingt-quatre ans qu'elle fût supérieure (1878-1890 et 1902-1913), trente-six maisons des Sœurs de Sainte-Anne se sont ouvertes. C'est dire d'un mot ce que fut son labeur. Que de voyages, que de lettres, que de soucis, que de conseils à donner tout cela représente, il serait difficile vraiment de le préciser.

Ce que l'on sait mieux, c'est qu'elle fut toujours pieuse, zélée et bonne, bonne surtout, me disait-on hier à Lachine, dans le sens le plus pur et le plus tendre du mot. Sa piété était toute pleine de confiance et d'affection à Dieu. Elle aimait Dieu et les choses de Dieu, non seulement avec toute sa foi, mais encore, si l'on peut dire, avec tout son cœur de chair. Elle aimait la Vierge aussi, et les saints, sainte Anne en particulier, tendrement. Le culte des sanctuaires et des autels, le respect des évêques et des prêtres lui tenaient à l'âme. Elle ne pouvait jamais trop faire pour en témoigner et pour en pénétrer ses dirigées et ses administrées. Et c'était bien là la raison et le secret de son zèle inlassable pour l'œuvre si belle de l'instruction et de l'éducation des jeunes filles, à laquelle elle avait voué sa vie, ses talents, ses forces. Aucune fatigue ne la rebutait, parce que toujours elle savait que c'était pour la formation des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu qu'elle peinait et qu'elle travaillait. Malgré ses innombrables et lourdes charges, elle trouvait le moyen d'être la première aux exercices pieux de la communauté, à tous les exercices, et ce fut ainsi jusqu'au dernier jour. Enfin, et surtout, je l'ai dit, elle était bonne, d'une bonté affectueuse et tendre, qui ne connaissait pas les préférences, parcequ'elle était surnaturelle, qui

savait les besoins de chacune, parce qu'elle voulait être toute à toutes. Elle avait, art délicat, cette mémoire du cœur, qui la faisait se souvenir, avec précision, des dates de joie ou de deuil de ses chères filles en Dieu. Que de consolations et que d'encouragements elle a su ainsi, au cours de sa longue carrière, distribuer discrètement à droite et à gauche, au proche et au loin ! Son commandement était ferme et sûr, mais d'abord il était doux et aimable. Mgr l'archevêque a pu dire à la communauté, au lendemain de la triste catastrophe : " Elle était bien votre mère à toutes... Je n'ai connu personne qui eût une plus grande délicatesse de cœur que votre mère-générale ". Se peut-il un éloge meilleur que celui-là ? Je ne le crois pas.

* * *

Et elle est morte, et Dieu l'a prise quand même ! Ses filles ont trop bien appris d'elle à dire leur *fiat* du fond du cœur, quoi qu'il arrive, pour que nous soyons tenté de leur prêcher la résignation. Nous les voyions, hier, à la translation des restes mortels de leur regrettée Mère, du *Mont Sainte-Anne* à *Villa-Anna*, en longue file, suivre le funèbre cortège, par cette belle journée d'août au soleil doux et clair... Nous les voyions, marchant deux à deux, priant, silencieuses, et plusieurs versant des larmes... Si cela eut été convenable, nous aurions voulu leur crier à toutes : " Consolez-vous, votre Mère est au ciel, du ciel elle vous soutiendra, au ciel elle vous attend ".

* * *

Ce matin (26 août), dans la belle chapelle de l'ancienne maison-mère, à *Villa-Anna*, l'on a fait ses funérailles. Elles

ont été fort solennelles. Mgr l'archevêque de Montréal officiait, assisté du curé de Lachine, M. le chanoine Savaria, de M. le chanoine Lesage, frère de la regrettée défunte, du Rév. Père Foucher, provincial des Viateurs, son neveu, et de MM. les abbés Foucher et Brien, ses neveux, cependant qu'à des autels latéraux deux autres neveux, MM. les abbés Marsolais, disaient des messes basses. Pas moins de sept archevêques et évêques, Nos Seigneurs Bruchési, Langevin, Bruneault, Latulippe, Gauthier (Georges), Forbes et Brunet, plusieurs prélats, dont Mgr Dugas, de Cohoes, et Mgr Aubry, de Valleyfield, et plus de deux cents prêtres assistaient à ce service. Les novices ont chanté la messe des morts. Plus de cinq cents Sœurs de Sainte-Anne et un grand nombre de déléguées des commutés-sœurs rendaient, pieuses et recueillies autant qu'émues et navrées, les derniers hommages à la chère Mère défunte.

Après l'inhumation au cimetière des Sœurs, dans la salle de la communauté, en présence des religieuses et des membres du clergé, tour à tour, Nos Seigneurs Bruchési, Langevin, Bruneault et Latulippe ont dit un mot de sympathie aux filles éprouvées et rappelé les qualités éminentes de leur regrettée Mère.

Mgr l'archevêque surtout, lui qui connaissait depuis si longtemps Mère Marie-Anastasie, puisqu'il était avant de devenir archevêque le supérieur des Sœurs de Sainte-Anne (il l'est d'ailleurs resté depuis), a trouvé dans son cœur de père et d'ami des paroles touchantes pour redire une fois encore la piété si vraie, le zèle si ardent pour sa " maison " et l'inaltérable bonté de cœur de la regrettée disparue. Tout ce que nous avons dit plus haut n'est qu'un écho bien affaibli de ces paroles autorisées qui sont allées, nous le savons, tout droit au cœur de celles qui les ont entendues.

Et maintenant, elle dort, ou plutôt ses restes mortels dorment, dans le petit cimetière, à l'ombre de la sainte chapelle où elle a tant prié, et cela est triste, nécessairement ; mais sa belle âme, nous en avons l'assurance, du sein de Dieu continuera de veiller sur les Sœurs de Sainte-Anne et sur leurs milliers d'élèves, et cela console, profondément.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

INSCRIPTIONS DAMASIENNES

SAINT DAMASE Ier était espagnol d'origine ; il a été pape de l'an 366 au 11 décembre 384, une période de dix-huit ans. C'est sous son pontificat qu'eût lieu, en 381, le premier Concile de Constantinople, pour affirmer surtout la consubstantialité du Saint-Esprit avec le Père et le Fils contre les erreurs de Macédonius. La proclamation de la divinité du Saint-Esprit complétait ainsi explicitement le symbole de Nicée.

Sans parler des autres travaux glorieux de saint Damase, puisque c'est par ses soins que s'éleva la basilique de Saint-Laurent *in Damaso*, à Rome, et que c'est par son ordre que saint Jérôme, son secrétaire particulier, entreprit de reviser la version italique de la Sainte-Ecriture, révision qui fut l'origine des travaux bibliques d'où sortit notre *Vulgate* actuelle, nous ne voulons que rappeler brièvement l'œuvre de ses inscriptions. Ce sont des inscriptions honorifiques adressées par le pape à d'illustres personnages et à de saints martyrs. Elles sont célèbres, en archéologie, sous la domination d'*inscriptions damasiennes*.

Saint Damase les composait en vers latins, puis il les confiait à un artiste, nommé Dronysius Félocalus, pour les faire graver sur marbre, en caractères spéciaux et qu'on a réservés pour les tombeaux des martyrs. Nous avons des recueils et des originaux de ces inscriptions damasiennes. Plusieurs auteurs les ont rassemblées et publiées. Migne en particulier. Nous en traduirons quelques-unes pour montrer quelle bonne source de renseignements l'historien peut trouver dans ces inscriptions métriques.

Voici premièrement l'inscription que saint Damase composa pour le tombeau des apôtres Pierre et Paul, dans la basilique de Saint-Sébastien, sur la voie appienne : " C'est ici le tombeau de ces grands saints Pierre et Paul qui ne sont pas de Rome même, nous le reconnaissons bien, mais qui nous vinrent d'Orient, en disciples de Jésus-Christ. Ils ont versé leur sang pour la foi, et par là, ils ont mérité pour eux, d'entrer, à la suite de Jésus-Christ, dans le royaume des élus, et pour la communauté chrétienne de Rome, de survivre à la persécution. Puissiez-vous agréer ces hommages de Damase, ô martyrs, astres nouveaux du paradis. " *Hæc Damasus vestras referat nova sidera laudes.*

Dans les cryptes de Saint-Pierre, au Vatican, on conserve encore une inscription que fit Damase pour rappeler à la suite de quels travaux il découvrit la source qui donne l'eau baptismale au baptistère de cette église, à ce baptistère formé du couvercle en porphyre d'un sarcophage trouvé dans le mausolée de l'empereur Adrien, devenu le Château Saint-Ange.

Lisons maintenant l'inscription dédiée par saint Damase au pape Marcel, dans le cimetière de Priscille sur la *via salaria*. Elle nous apprend l'inflexible fermeté de ce pontife dans le

maintien de la discipline ecclésiastique jusqu'à s'en aller en exil par un ordre de l'empereur Maxence : " Le pape (saint Marcel) pour avoir demandé aux apostats repentants de faire pénitence, s'attira de la part de ces malheureux une haine amère. Ils fomentèrent des troubles, par la colère, la sédition, les massacres qu'ils purent susciter, si bien que, victime innocente du crime d'un renégat, il dut subir l'exil que lui signifia un maître cruel. Et moi, Damase, je n'ai résumé ici cette histoire que pour faire connaître à la foule le grand mérite de Marcel. "

Saint Damase avait composé une inscription pour la chapelle des papes dans le cimetière de Saint-Calixte. M. de Rossi l'a reconstituée et on la voit encore au fond de cette chapelle. La voici : " Passant qui veux savoir de quels saints l'on amoncela ici les ossements, apprends que l'âme qui les animait règne maintenant dans le ciel. Saint Sixte et ses compagnons, tant de nobles gardiens des autels de Jésus-Christ, tant de saints confesseurs venus de la Grèce, des jeunes gens, des enfants, des vieillards et toute une génération de vierges, tous ensemble ils reposent là. Et c'est là aussi que j'aurais voulu, moi, Damase, reposer mes membres, n'eût été ma crainte de violer les cendres des saints : *Cineres timui sanctas vexare piorum.*

Après avoir écrit des inscriptions tumulaires pour tant d'autres, saint Damase n'oublia pas de s'en faire une pour lui-même. Il invoque Jésus-Christ et se confie en son pouvoir divin de le ressusciter : " O Jésus qui marchais sur la mer et domptais ses flots courroucés ! n'est ce pas toi qui fais revivre les semences qu'on jette en terre ? " *Vivere qui præstat morientia semina terræ ?* Jésus qui libéras Lazare des prisons

de
s et
mèr
ti-
sur,
L
une
sien
Il
les in
s site
nage
Elles
trans
église
On
mieu:
tiens
d'hui
marbr
du pr

Cett
que les
Rome.

de la mort, pour rendre ce frère à la tendresse de Marthe, sa sœur, et l'éclairer de joie après un si grand deuil, c'est toi-même qui me ressusciteras des cendres que j'aurai été, c'est toi-même, je le crois : *Post cineres Damasum faciet quia surgere credo.*

Les exemples précédents suffiront sans doute pour donner une bonne idée de ce qu'on appelle les *inscriptions damasiennes*.

Il y a encore d'autres catégories d'inscriptions, par exemple les inscriptions de *restauration*. Elles ont été composées à la suite de la restauration de quelque monument par un personnage riche et puissant. Il y a les inscriptions de *translation*. Elles ont été faites, surtout au 9ème siècle, à l'occasion de la translation des restes des martyrs, des catacombes dans les églises.

On faisait donc beaucoup d'inscriptions, et rien ne prouve mieux de quel culte on honorait alors les martyrs et les chrétiens déjà partis pour l'éternité. Et le catholicisme d'aujourd'hui recueille avec flerté cette moisson d'honneur faite des marbres funéraires de la primitive Eglise. Patience, les labeurs du présent sont la fécondité de l'avenir.

Ne doutons pas ! Croyons ! La fin, c'est le mystère.

Attendons. Des Nérons comme de la panthère.

Dieu sait hriser la dent...

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie

Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

(VICTOR HUGO.)

Cette patrie-là était le ciel pour les martyrs, et il est juste que les pèlerins de tous les temps aillent les vénérer surtout à Rome. C'est le foyer de la foi.

Abbé ARCHAMBAULT.

LES ANGLAIS A ANDRINOPLE

DUNE lettre signée des initiales A. C., et datée d'Andrinople le 26 juin 1913, que publie *La Croix* de Paris du 18 juillet, il nous paraît intéressant de citer à nos lecteurs quelques extraits. Le major Samson, consul anglais à Andrinople, avec le concours des Oblates de l'Assomption — des Sœurs françaises perdues là-bas dans les Balkans pour y faire du bien aux âmes et aux corps — a magnifiquement porté le poids de sa dignité, en se dévouant pour les innombrables blessés que l'atroce guerre jetait tous les jours à " l'ambulance ". Et l'exemple est édifiant d'un homme ainsi haut placé, qui ne craint pas de multiplier ses démarches, de donner son or et de sacrifier tout son temps, pour une œuvre aussi essentiellement humanitaire que le secours aux blessés.

" L'ambulance anglaise, sise près de la gare et des casernes, était très exposée aux mortelles surprises de l'ennemi. On faisait le vide, on se retirait en des lieux moins troublés. M. Samson, avisé de l'imminence du danger, téléphona à la Supérieure pour lui demander si les Sœurs désiraient aussi se retirer. Les Sœurs restèrent malgré le danger. M. le consul, un peu délaissé à cette heure pénible, ne put, à la première rencontre, contenir l'élan de son remerciement. — " Oh ! merci, je ne doutais pas de vous ni de vos Sœurs. Je le savais bien, les religieuses ont fait le sacrifice de leur vie. Mais mon devoir était de vous avertir. " — Pour s'assurer de la bonne marche de l'œuvre, M. le consul visite l'ambulance, même plusieurs fois par jour, et chaque malade en particulier, s'informant avec

sollicitude de son état, de ses souffrances, de ses désirs. En présence d'une nécessité, il n'est jamais arrêté par une question d'argent. Le lait, payé très cher, est donné aux plus faibles. Le sucre et le sel qu'on ne connaît plus ailleurs se voit encore chez eux. Le malade a toujours son pain blanc pendant que son voisin de l'ambulance militaire est presque au sévère régime du siège. Pour que rien ne manque, le consulat ajoute un surplus de vingt pains aux dépenses générales.

“ On ne saurait sans abus prolonger la liste de ces menus faits, signalons cependant, à la louange du consul, quelques traits plus caractéristiques de sa charité. Dans le courant de février, quand la famine et les rudes froids de l'hiver tenaient les estomacs et gelaient des membres déjà débiles, il voulut remédier à ces malheurs en faisant régulièrement une distribution de soupe à une cinquantaine de personnes. Elle aurait été préparée au consulat puis distribuée à l'école des Sœurs. Excellente idée, mais qui ne put être mise à exécution à cause de l'affluence considérable qui se serait produite autour de ces marmites, légères gouttes d'eau à jeter dans un océan. — Une personne s'adresse à lui pour en obtenir un pressant secours. Il s'empresse de la satisfaire, mais quand elle revient pour régler ses comptes, il répond : “ Distribuez cet argent aux pauvres ”. — Quand la mitraille faisait rage à travers la ville, les autorités religieuses et civiles, accompagnées de 300 à 400 habitants, se réfugiaient dans les caves et les sous-sols des Pères Résurrectionnistes. M. Samson déclinait l'offre généreuse qui lui était faite, laissait sa place à d'autres pour donner l'exemple du sang-froid et rassurer les habitants : “ Si le consul reste chez lui, disait-on, nous ne craignons rien ”. — N'oublions pas une petite victime de la guerre,

un enfant turc de cinq ans blessé au pied. Le petit, charmant et bien éveillé, s'attira tout de suite toutes les sympathies. Il ne manquait pas, lorsqu'on faisait la visite, de retirer lui-même sa chaussette pour montrer son mal qui, grâce aux bons soins, se changea vite en gros bobo. Le consul prit l'enfant en affection, le garda le plus longtemps possible et ne le rendit à son père qu'après avoir assuré son avenir.

“ Les traits de ce genre pourraient encore se multiplier, tant la bienfaisance de M. Samson s'est fait sentir parmi les miséreux. Mais venons-en à la chute d'Andrinople. Sans vouloir grossir à plaisir ou atténuer les scènes regrettables qui se sont produites aux premiers jours de l'occupation, il est certain que la population musulmane a été rudement malmenée surtout par l'habitant. Nous avons assisté à un revirement complet des choses et surtout des bourses. Dans le désarroi général, les familles musulmanes aisées ou riches ont tout perdu, honneur et fortune. Sur ces entrefaites, M. le consul reçut par l'intermédiaire de son gouvernement, la collecte des Musulmans des Indes en faveur de leurs coreligionnaires d'Andrinople. Il y avait 120,000 francs à distribuer à 30,000 malheureux jetés par la malveillance publique dans la dernière misère. Jamais collecte ne fût plus sagement employée. Du 4 avril au 20 mai, 20,000 pains furent donnés à la population musulmane affamée. La répartition minutieusement surveillée et contrôlée se faisait sur trois points à la fois, à Ildérim, à Kaïk et à Kérichané. Pour présider à ces distributions, le consul se fit aider au commencement, jusqu'à l'arrivée de la Commission anglaise, par trois religieux de l'Assomption connaissant les langues du pays. Les dons étaient proportionnés aux besoins de chacun. On avait établi le secours complet, le

demi-secours et le quart de secours. Aux pauvres honteux et aux femmes des officiers, on avait alloué un traitement. La population fut émue de tant de bonté. Une dame turque résumait la pensée de tous en disant aux infirmières : " Ce consul anglais n'a donc été créé par Dieu que pour faire du bien ". Il me souvient en ce moment d'une communication faite par le curé catholique : " Vraiment, disait le Père Vincent, en mettant au français des flexions de voix plutôt italiennes, tout le monde fait l'éloge de ce consul. Il a pensé à nous et, bien qu'il soit protestant, il m'a donné 564 francs pour mes pauvres catholiques. "

" En exaltant sans exagération la charité de l'Angleterre à Andrinople, je n'ai pas l'intention de déprécier l'action des autres puissances. L'histoire impartiale dira ce qui appartient à chacun. Cependant pour rassurer un peu les cœurs français qui souffriraient trop de ne pas entendre parler de la patrie, je leur transcris ici un seul chiffre—plus éloquent que mille paroles ! Quatorze cents blessés ont été soignés par des Françaises pendant ces huit mois de guerre.—Quand on a vu M. Samson à l'œuvre, on regrette que l'entente ne soit que cordiale entre les deux pays. On voudrait une amitié plus durable. Cette étroite amitié, encore très incertaine entre les hommes d'Etat, est devenue une réalité à Andrinople. "

UN ECHO DE VERSAILLES



ON a déjà annoncé que le prédicateur de la station quadragésimale de 1914 à Notre-Dame de Montréal sera M. l'abbé Desgranges, de Limoges, France. Ce

n'est, pensons-nous, diminuer en rien la valeur des hommes éminents qui l'ont précédé dans la chaire de Notre-Dame, que d'affirmer que les auditeurs de la *station* de 1914 seront magnifiquement partagés. L'abbé Desgranges est l'un des plus brillants orateurs du clergé de France. M. l'abbé Thellier de Poncheville, qui est lui-même un maître incomparable dans l'art du bien dire, et par conséquent un bon juge en la matière, nous disait à Québec, l'an passé : " Vous ne sauriez avoir mieux et entendre plus beau : l'abbé Desgranges fera à Montréal une impression profonde et beaucoup de bien ".

Nous y pensions, en lisant, l'autre matin, l'une des belles lettres, que M. l'abbé Camille Roy, qui avait la joie d'y assister, adressait récemment à l'*Action Sociale* de Québec sur la *Semaine Sociale* de Versailles. Voici ce qu'il écrivait du discours prononcé là par le prochain prédicateur de Notre-Dame

" Je ne puis que vous dire un mot de notre grande séance d'hier soir au Théâtre des Variétés, où M. l'abbé Desgranges, de Limoges, parla devant une foule compacte des responsabilités de l'abstention. M. Desgranges est un tribun, un orateur populaire, ayant toujours sur les lèvres le mot pittoresque, le mot fort, la phrase chaude, variée, familière, souvent très haute, toujours très éloquente qui fixe sans jamais la lasser l'attention de l'auditoire. J'ai rarement entendu un orateur à la fois plus simple et plus puissant. Et comme il a parfois cinglé son auditoire ! L'abstention est un mal dont on a tant souffert en France ! Et il a conduit à tant de désastres, depuis le premier écroulement causé par la Révolution française ! La salle des Variétés est à deux pas du château de Versailles, où la vieille France prépara sa ruine. L'orateur, en une série d'oppositions, de contrastes et de similitudes, profita de ce

rapprochement des lieux pour en tirer les plus vibrantes leçons. Quelles pages d'histoire de France ont largement déferlé sous nos yeux ! Quelles pages d'histoire chrétienne, quand l'abbé Desgranges dénonça les abstentions des catholiques aux jours de Jeanne d'Arc, comme aux jours des persécutions sectaires de 1905. Il y eût là des minutes où les mains devaient cesser de battre, mais où les larmes montaient vite à tous les yeux. Avec quelle autorité, l'orateur pouvait ensuite exhorter à l'action ses auditeurs. Si nous continuons cette politique et cette attitude de l'abstention, ajoutait M. Desgranges, faisant allusion à la ville historique et pleine d'enseignements où nous sommes réunis, nous serons venus à Versailles et nous n'aurons pas profité des leçons de Versailles !”

SŒURS DE LA PROVIDENCE

CÉRÉMONIE RELIGIEUSE

 LE 7 août, une cérémonie de profession religieuse avait lieu dans la chapelle de la maison-mère, sous la présidence du Rév. Père Louis Arcand, S. J., du Collège Saint-Marie, qui prêcha aussi le sermon de circonstance.

Ont prononcé les vœux perpétuels : les Soeurs Imelda, née Yvonne Lafontaine; Louis de Gonzague, née Emma Fafard; Marie-Léontine, née Rose-Alba Lavallée; Marie-Henriette, née Cordélia Champoux; Joseph-Isaïe, née Elise Berthiaume; Marie-Rébecca, née Victoria Bourgoïn; Louise-de-Marillac, née Zéphirine Saint-Michel; Anicet, née Diana Lavoie; Joseph-Vincent, née Eugénie Lemire.

M. l'abbé Joseph-Albert Benoit, aumônier de Saint-Jean-de-Dieu, célébra le saint sacrifice.

✓ CONTRE LES INCONVENANCES DE LA MODE

TOUTES les personnes sérieuses gémissent des indécences auxquelles se prêtent les femmes, sous prétexte de se mettre à la mode. Ces indécences du costume féminin ont envahi tous les pays de l'Europe et même de l'Amérique. Aussi, des femmes vraiment chrétiennes ont-elles entrepris de lutter contre cette invasion des mauvaises mœurs et des toilettes déshonnêtes.

En Belgique, pour protester contre les mœurs actuelles, il vient de se créer la *Ligue des Familles*. C'est la réalisation d'un vœu, qui fut formulé et acclamé au Congrès de Malines de 1909, sur la présentation d'un rapport dû à l'éminent jésuite belge, le R. P. Arthur Vermeersch. Il ne faut pas s'étonner si cette idée suscite dans les milieux les plus autorisés une adhésion enthousiaste et est en train de rallier autour d'elle l'élite de la nation.

En Espagne, une femme admirable mène une campagne hardie contre les mœurs dissolues. Cette chrétienne, dona Rosario Rosende, veut établir l'œuvre des modes décentes dans les capitales des provinces espagnoles. Partout on applaudit, on aide cette initiatrice du retour au bon sens, à l'esprit de famille, par la pureté des mœurs. Et cette pieuse apôtre de la morale intitule ses conférences : *la croisade de la modestie chrétienne*.

En Colombie, les femmes chrétiennes, sachant que la franc-maçonnerie favorise toutes les indécences de la mode, demandent aux ministres de ne pas permettre. " Dans la Colombie, consacrée au Très Sacré-Cœur de Jésus, objet de notre amour, l'existence de ces sociétés secrètes ou loge maçonniques, qui,

soumises au joug de chefs despotiques, en sont les instruments aveugles pour tout leur sacrifier, conscience, patrie, honneur, famille, pour arriver à la fin qu'ils se proposent : détruire, s'ils le peuvent, le christianisme dans le monde entier. "

Souhaitons que ce mouvement, s'étende et se propage afin que les femmes reviennent, dans leur costume, à la modestie chrétienne et ne se rendent plus la risé, la honte et le scandale du public.

(*Semaine religieuse* de Versailles.)

N. B. — Malgré sa très grande brièveté nous n'avons pas hésité à mettre cet article dans notre *Semaine*, tellement son importance apparait capitale aux âmes les moins prévenues. Il serait bon qu'ici comme ailleurs, de généreuses et intelligentes chrétiennes se missent à la tête de ce mouvement et que pour enrayer la dépravation, si favorisée par ces grotesques travestissements dont le mauvais goût n'a d'égal que leur indécence, elles n'hésitent pas à exercer par la parole et par l'exemple leur influence salutaire sur leur famille, leurs domestiques et toutes les personnes capables de répondre à leur appel,

LE PAPE PIE X

Le R. P. Pio Mortara, chanoine régulier du Latran, a publié ses souvenirs et impressions sur Sa Sainteté Pie X, qu'il a eu le bonheur de voir, plusieurs fois, dans l'intimité, avant et depuis son pontificat. On sait que le Révérend Père est le héros de cette fameuse affaire Mortara, dont le retentissement dans le monde entier n'a eu d'égal que celui de l'affaire Dreyfus, et où la secte judéo-maçonnique internationale a joué, sous Pie IX, le même rôle qu'elle joue encore sous Pie X. Voici une page intéressante au plus haut point.

“ Ce jour a été et sera toujours pour moi un des plus beaux et mémorables de ma vie.

A 10.30 heures, j'avais le bonheur d'être reçu en audience privée par Sa Sainteté Pie X. L'audience dura une demi-heure à peu près. Sa Sainteté se montra excessivement bienveillante. J'en étais tout confus,

Je connus le Saint-Père à Venise, en 1897, lorsqu'il était cardinal-patriarche. Je m'y trouvais pour prêcher une mission à San-Mosé. Il daigna me recevoir dans son palais. Grand admirateur de Pie IX, il se montra très indulgent envers son indigne protégé.

Mon origine sémitique et mes antécédents y étaient, je crois, pour quelque chose. Je crains même d'avoir mis parfois à l'épreuve sa patience à propos du gazouillement d'un merle qui agaçait mes nerfs tendus.

Je revins à Venise en 1903, deux mois avant la mort de Sa Sainteté Léon XIII. Son Eminence le cardinal Sarto voulut m'avoir encore dans son palais. Nous causâmes de la grande affaire du futur pontife. Son Éminence citait plusieurs noms de cardinaux *papabili*. Il taisait le sien, que je m'empressais d'y ajouter :

— *Se mi eleggono, accettero* (s'ils m'élisent, j'accepterai), répondit-il avec un fin sourire.

— Et quel nom s'imposerait Son Eminence ? lui disais-je.

Et je lui en signalais plusieurs qu'il éliminait. Comme j'insistais, il me dit en souriant encore :

— *Sarto primo* (Sarto premier).

Deux mois après, le cardinal Sarto était élu pape. Seulement il n'accepta pas avec autant de promptitude qu'il le laissait voir en plaisantant.

Je n'essaierai pas de tracer un portrait de Pie X : il est bien connu. Des plumes habiles l'ont fait depuis longtemps. Je ne pourrais y ajouter rien. Je me bornerai à faire ressortir un des traits les plus saillants de cette auguste physionomie du vénérable Pontife, vers lequel se tournent en ce moment tous les regards.

Il n'est pas aisé de concilier des qualités en apparence au moins opposées. La dignité et la bonté, l'autorité et l'amour semblent s'exclure. Pie X en réalise dans sa personne la plus harmonieuse synthèse. Il est pape, et pourtant père, ou (nous le dirons tout court) il est *papa*.

Il est d'abord pape. Il est investi de la plus haute autorité. La dignité et l'élévation de sa charge revêtent un caractère surhumain. Il n'a point d'égal ni de semblable sur cette terre. Pie X en a la conscience et la conviction. Il se sent pape, il tient à paraître ce qu'il est. L'humilité est dans la vérité, elle en est le doux rayonnement. Pie X parle et agit en pontife souverain. Il répond avec assurance et avec autorité aux questions qu'on lui pose. Ses réponses portent l'empreinte d'une sérénité et d'un calme propres à une âme vivant dans une union intime avec Dieu. Le pape n'hésite pas. Il ne fait jamais de redites. Il ne corrige ni ne modifie rien. Avant de répondre, il s'arrête comme pour consulter quelqu'un. C'est Dieu qu'il interroge à son tour, car Pie X est un homme de prière. Enfin, lorsqu'on est à ses pieds, on sent que l'auguste dignité de représentant de Dieu et de Vicaire de Jésus-Christ est là présente dans ce vénérable vieillard auquel il a été dit : " *Tu seras Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* ".

Mais Pie X est surtout père. C'est le trait le plus saillant et en même temps le plus doux de sa personnalité. C'est ce qui attire et ce qui remplit d'étonnement tous ceux qui l'approchent. Il

est très condescendant, il se rabaisse, il s'oublie presque pour se montrer père. Il dédaigne les formalités prescrites et les prescriptions de l'étiquette. J'ai même entendu dire qu'il est excessivement indulgent, j'en ai été moi-même tout confus. Il me tutoyait et me fit asseoir à ses côtés. Non seulement il écouta avec la plus bienveillante attention tout ce que j'avais à lui dire, mais il descendit aux plus menus détails se rapportant à ma pauvre personne et à ma position.

Pie X est père, et en cela il est le reflet fidèle de mon saint protecteur Pie IX. C'est ce qui me le rend encore plus aimable.

Il n'y a qu'une limite à cette bonté si paternelle. C'est l'orgueil et la mauvaise foi jointes à l'obstination chez les autres. Alors, le bon Pie X se redresse, sa voix devient forte et vibrante, ses expressions énergiques et tranchantes. Le doux agneau de Dieu devient le farouche lion de Juda. C'est ce qu'on remarque en l'entendant flétrir le modernisme et en général les erreurs modernes.

Pie X est tout pénétré et tout brûlant de charité. Il veut le bien des âmes, et en même temps le vrai bien matériel des peuples. Il est populaire au sens le plus large du mot. Il agit *divina quadam popularitate*, comme le disait saint Augustin du divin Maître. C'est aussi ce qui rend sa mission tout à fait providentielle.

Le peuple, toujours doué de beaucoup de sens pratique, a toujours donné un qualificatif approprié et expressif à ses papes. Grégoire XVI fut appelé le prudent et énergique ; Pie IX, le bon ; Léon XIII, le sage ; Pie X est appelé et sera toujours appelé le pape du peuple.

gr
di
dir
cie
mé
lici
pri
et
I
ceu
aux
tau
né
dan
que
être
que.
ploy
si po
naire
Da
rel, le
d'apr
reucc
ment

L'ANTIPHONAIRE TYPIQUE VATICAN



LE 23 décembre 1912, Sa Sainteté recevait en audience privée le Rme P. Dom Joseph Pothier, président de la Commission pour l'édition des livres liturgiques grégoriens, qui (accompagné de ses deux collaborateurs immédiats, Dom R. Audoyer, prieur de Ligugé, et Dom L. David, directeur de la *Revue du chant grégoriens*) lui présenta officiellement le nouvel Antiphonaire typique, récemment imprimé à la Typographie vaticane. Le Saint-Père adressa ses félicitations pour l'oeuvre heureusement achevée et daigna exprimer sa satisfaction et sa reconnaissance pour le travail fait et pour celui qui restait à faire.

Depuis plus de quatre ans, ce volume était désiré par tous ceux, et ils sont très nombreux maintenant, qui, se conformant aux intentions et volontés du Saint-Père, s'occupent de la restauration du chant sacré dans les églises. Il était déjà terminé lorsque vint la réforme du Psautier ; mais le Saint-Père, dans son zèle pour une réforme grégorienne intégrale, voulut que l'Antiphonaire fût complètement remanié, de manière, à être tout à fait d'accord avec la nouvelle organisation liturgique. Désormais, le chant grégorien pourra et devra être employé non seulement pour la messe, avec le Graduel, mais aussi pour les vêpres et les autres offices du jour, avec l'Antiphonaire.

Dans ce nouveau volume se trouvent, comme il est naturel, les nouvelles antiennes insérées dans le Psautier liturgique d'après la Bulle *Divino afflatu* ; plusieurs de ces antiennes se rencontrent d'ailleurs, avec leur chant, dans les anciens documents. Le texte des rubriques, pour cette partie comme pour

les autres, fut contrôlé et revu par deux membres très compétents de la Commission liturgique ou de la S. Cong. des Rites.

En appendice, après les chants connus, a été inséré le *Te Deum* avec deux mélodies, la seconde plus simple, telle qu'on la trouve dans les documents de la fin du moyen âge ; suivent l'hymne au Saint-Esprit, avec l'antienne *Veni Sancte*, et les Litanies des Saints.

En supplément a été placée la collection des hymnes avec le texte antique usuel.

Tout le monde sait que les plus anciens manuscrits ne remontent pas au delà des IX^e et X^e siècles, bien que, dans leur ensemble, ils représentent certainement une tradition de trois siècles plus ancienne. La leçon mélodique admise dans l'Antiphonaire vatican représente, pour ainsi dire, la tradition grégorienne arrivée à sa période de développement rationnelle, à sa véritable maturité, antérieure, par suite, à toute altération ou déformation systématique.

Il est certain par exemple, que la composition primitive, en particulier pour certains tons, le troisième et le huitième, présentait plutôt le *si* que l'*ut*, non seulement comme dominante, mais aussi en certaines rencontres. Mais la légère élévation de voix qui permettait de trouver sur l'*ut* un point d'appui plus sûr, plus précis, s'est manifestée de si bonne heure et s'est si vite et si largement répandue, qu'on peut et doit la considérer non comme une vaine altération, mais comme une évolution naturelle ; dans certains cas, toutefois, le *si* est demeuré plus longtemps, et souvent alors pour une raison mélodique intrinsèque. Tout cela a été pesé pour le choix des variantes, dans lesquelles l'Antiphonaire, ayant mission de " restaurer la légitime tradition des siècles ", offre la forme

P
é
q
le

la
pa
av
de
me
av
de
dac
dig
der
dre
san,
P
ence
cons
de r
nusc
bliot
d'Esp
centr
ne fu
fame
ration
tions
chant

primitive à l'état parfait d'évolution, dans la mesure où cette évolution est justifiée, sans qu'on soit allé d'autre part jusqu'aux limites extrêmes, régionales, d'ailleurs, qu'atteignent les écoles messine et surtout germanique.

Quant aux documents mis en œuvre pour l'établissement de la leçon mélodique des différents morceaux, ils furent choisis parmi toutes les écoles de manuscrit, de manière que l'on pût avoir sous les yeux toutes les formes essentiellement ou accidentellement diverses fournies par le répertoire ancien. Comme base de ce travail de comparaisons et de compilation, on avait le fameux Antiphonaire d'Hartker, auquel tout le monde s'accorde à reconnaître une valeur toute spéciale ; les rédacteurs n'en perdirent pas pour cela de vue les autres témoins, dignes d'être écoutés, eux aussi, de la tradition antique ; ces derniers, en effet, peuvent dans les cas particuliers, s'entendre de telle manière qu'ils méritent d'être préférés à la leçon sangallienne.

Pour ce travail d'examen comparatif, outre les documents, encore peu nombreux, publiés en phototypie, les rédacteurs consultèrent, ou directement sur place, ou par l'intermédiaire de reproductions ou de copies manuscrites, de nombreux manuscrits, de ceux particulièrement que l'on trouve dans les bibliothèques d'Allemagne, de Suisse, de Belgique de France, d'Espagne et surtout d'Italie. Les livres des Ordres religieux centralisés : Chartreux, Cisterciens, Prémontrés, Dominicains, ne furent pas négligés. Pour ces derniers, ce n'est pas tant le fameux manuscrit typique de l'Ordre qui fut pris en considération, que la leçon antérieure à ce codex, vierge des " corrections " systématiques qui suivirent. Ainsi fut fait pour les chants cisterciens, dont la toute première rédaction fut retrou-

vée dans un manuscrit antérieur à l'état définitif de ce chant. Le groupe des manuscrits de l'Italie centrale fut étudié avec un grand soin, étant donné son importance exceptionnelle et ses indiscutables caractères d'archaïsme.

L'une des parties de l'Antiphonaire qu'il fallait remanier à fond, à la lumière des documents anciens, était celle qui comprend les hymnes. Outre les airs connus qui furent sérieusement révisés, on trouve dans l'Antiphonaire typique beaucoup de mélodies qui avaient disparu des livres romains actuels : plusieurs d'entre elles s'étaient conservées çà et là en diverses régions jusqu'à l'époque actuelle.

Le nouveau livre de l'édition vaticane est matériellement tout à fait digne de son précieux contenu. Malgré le grand nombre de ses pages (1164, contre 940 que contenait le Graduel), le volume, imprimé sur papier très fin, et en même temps solide et bien opaque, se présente sous une forme très élégante et vraiment pratique. L'impression typographique, favorisée par la belle qualité du papier, est d'une perfection rare, très noire, très nette, et d'une lecture agréable. A la première page se trouve une gravure en couleurs, aux nuances harmonieuses, qui représente le *sacrificium laudis* de la terre, accompagné des louanges chantées par les anges autour de la Sainte Trinité et des nuages légers de l'encens terrestre montant vers les régions célestes.

Dans le corps de l'Antiphonaire, pour les fêtes principales, se trouvent semées de nombreuses gravures au trait, dues à l'art délicat et si profondément religieux et liturgique du Fr. Maximilien Schmalzt, rédemptoriste, qui travailla déjà pour le Graduel vatican ; plusieurs de ces compositions sont de vrais chefs-d'œuvre, au double point de vue artistique et religieux.

On peut espérer qu'avec ce nouveau livre liturgique, la restauration grégorienne va s'étendre partout plus largement, et que bientôt tout les fidèles du monde catholique pourront chanter avec la conviction de l'expérience les paroles du psalmiste placées au début de l'Antiphonaire, sous le frontispice : Louez le Seigneur, car il est bon de chanter ses louanges. — *Laudate Dominum, quoniam bonus est psalmus.*

LE CALENDRIER GREGORIEN

Chez les arméniens catholiques

S. B. Mgr Terzian, patriarche arménien catholique, voulant avec raison faire cesser la division qui existait entre les diocèses arméniens, vient d'adopter le calendrier grégorien.

Cette réforme n'implique pas un changement quelconque de rite ni une tendance à la latinisation ; la communauté arménienne catholique continuera, dans cette adoption du nouveau style, à célébrer ses fêtes propres, et aux dates réglementaires, supprimant seulement les treize jours de différence.

Le nouveau calendrier se trouvait déjà adopté depuis longtemps dans plusieurs diocèses du patriarcat arménien catholique. Son adoption dans les autres diocèses avait été discutée dans le Synode national plénier de 1890, durant le patriarcat de Mgr Azariam, et quelques évêques l'avaient adopté à leur retour, de sorte que le patriarcat comptait déjà, depuis un grand nombre d'années, onze diocèses et sept vicariats ayant en usage ce nouveau calendrier. L'unité est maintenant complète.

LE COLLEGE CANADIEN A ROME

LES PREMIERS VINGT-CINQ ANS



VEC ce titre et ce sous-titre, M. l'abbé Hermas Langevin, curé d'Hochelaga à Montréal, vient de publier une petite plaquette d'une centaine de pages, que les anciens élèves du Collège Canadien à Rome ne sauraient lire sans émotion.

" Cette brochure, écrit l'auteur, n'est pas une histoire du Collège Canadien ; elle relate simplement les commencements de cette institution, elle donne la liste des élèves... et quelques notes biographiques sur les premiers recteurs... "

L'auteur est vraiment trop modeste. Et ce n'est pas un compliment que je veux lui faire. Certes, sa brochure est intéressante. Les articles qu'il cite de la *Semaine religieuse* de 1888 — et qui racontent la fondation du Collège Canadien — ont gardé leur souffle de grâce et de vie, les listes des noms d'élèves qu'il a soigneusement allignées sont très fidèles, les notes bibliographiques qu'il donne enfin sur M. Colin, M. Pailin, M. Leclair et M. Vacher, sont justes et bien faites. Mais comme tout cela est court, trop court ! M. le curé d'Hochelaga me pardonnera de le lui dire tel que je le pense, en toute franchise : sa brochure ne fait que nous mettre en goût ! Que n'a-t-il fondu sous sa plume à lui tous les récits qu'il emprunte, et, au lieu d'une simple nomenclature, que n'a-t-il fait revivre sous nos yeux l'une des journées de la vie d'un étudiant au Collège Canadien, à la période des débuts ? Lisez, à la page 7 et aux suivantes, le récit que fait l'auteur de l'arrivée à Rome des premiers étudiants, en octobre 1888, et vous verrez ce que M. l'abbé Langevin aurait pu nous donner, s'il l'avait voulu.

Mais voilà qu'au lieu de le remercier, je suis en train de lui engendrer chicane. C'est sûrement très mal. Il mérite beaucoup mieux. Il a fait ce qu'il a voulu faire, c'était son droit ; et, à plusieurs égards, son rapide aperçu de la fondation et des premiers vingt-cinq ans du Collège Canadien vaut tout autant peut-être qu'un lourd volume. L'opuscule est d'ailleurs de lecture facile. Cela s'avale tout d'un trait. Puis, l'on ferme le petit livre en se disant, avec l'auteur : " A la mémoire de M. Louis Colin, respectueux et reconnaissant souvenir ! "

Mgr l'archevêque de Montréal, puis Mgr Bruneault, Mgr Georges Gauthier et Mgr Arthur Béliveau, ces trois derniers anciens élèves du Collège Canadien, comme Nos Seigneurs McNally, O'Leary et O'Brien, ont assuré l'auteur de leur satisfaction et lui ont adressé des félicitations. Tous les anciens *romains* en feront autant dans le secret de leur cœur sinon explicitement. M. le curé Langevin nous a donné là quelque chose qui nous manquait.

La liste des vingt-cinq " cours ", qui se sont succédé, de 1888 à 1913, au Collège Canadien de Rome, est déjà fort attrayante à étudier. Elle compte exactement 321 élèves dont 266 venues du Canada (à titre exceptionnel, quelques étrangers au Canada ont été admis, une cinquantaine en vingt-cinq ans). Sur ces 266 Canadiens, pas moins de 230 étaient de langue française. Ajoutons que sur les 266, près de deux cents (exactement 192 je crois) ont rapporté au pays des parchemins de docteur. Six déjà de nos anciens ont été appelés au redoutable honneur de l'épiscopat. C'est l'un de nos anciens également, M. Perrin, qui est aujourd'hui directeur du Collège. Le plus grand nombre parmi nos confrères occupent des positions importantes dans les évêchés, dans les séminaires, dans les collèges, ou dans l'exercice du ministère. Dans l'en-

semble, les anciens étudiants du Collège Canadien — après ceux jadis de *Santa Chiara* — font belle figure dans les cadres du clergé de notre pays.

Quelques uns déjà, hélas, sont disparus de ce monde, comme M. Colin lui même, le fondateur, comme nos trois premiers supérieurs, MM. Palin, Leclaire et Vacher, comme le cardinal Parocchi, qui bénissait le Collège en 1888, comme Mgr Fabre, comme Mgr Duhamel, comme Mgr Moreau, qui assistaient à cette belle fête... Et je pense à l'abbé Borduas, au Père Corcoran, au curé Gignac, au curé Dugas, à ce cher abbé Lortie, à plusieurs autres venus plus tard...

Oui, M. le curé Langevin peut en être assuré, on pense à bien des choses en lisant sa brochure, en parcourant sa longue liste. Rome se dresse dans je ne sais quel rêve lointain, des silhouettes passent, des figures sourient. On remercie Dieu et on bénit Saint-Sulpice et M. Colin. La vie ne nous a pas apporté à tous, sans doute, ce que nous avons imaginé. Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, fait nos destinées diverses... *Alii sic, alii sic*... Mais il est, me semble-t-il, une chose certaine, c'est que tous ceux qui ont vécu à Rome — tels les zouaves d'autrefois ! — aiment à revivre leurs souvenirs romains. Et c'est pourquoi, la jolie plaquette de M. le curé d'Hochelaga **LE COLLÈGE CANADIEN A ROME — LES PREMIERS VINGT-CINQ ANS** — sera de nous tous si particulièrement bienvenue.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR,
ancien élève du Collège Canadien.

NOTE. — On remarquera que la présente livraison de la *Semaine* porte deux Nos — 8 et 9 —. Nos imprimeurs ayant dû emménager dans un nouveau local (No 249, LaGauchetière Est). A cause de cela, nous n'avons pu paraître à temps la semaine dernière, et c'est pourquoi nous donnons aujourd'hui trente-deux pages de texte. — *L'Administration.*